

## AUTOUR DU MONDE

## INDES

(Suite).

Peshawar, 18 janvier.

Vingt-deux heures de chemin de fer pour trouver une ville inondée ! Il pleut à torrent, impossible de faire quoi que ce soit, pas même acheter quelques produits du pays. Mon boy, M. Mogul, est étourdi ; il ne comprend rien de ce que je lui dis ; il ne sait même pas me faire trouver des marchands. Il me ruine en voitures. J'ai roulé dans la ville et n'ai vu que des comestibles, des fourrures et des tapis brodés. Pas dépensé un centime et je retourne le soir même vers Agra. Je savais que Peshawar n'a d'autre intérêt que les types un peu farouches de ses habitants ; mais j'ai vu fort peu de monde dans les rues. C'est un vrai désastre pour moi ! — Mon grand objectif était de voir le fameux *Kaibar-pass*, ce défilé par lequel passèrent Alexandre le Grand et les musulmans qui ont envahi les Indes.

C'est l'extrême frontière de l'Afghanistan que je voulais voir. On y va le vendredi, escorté par quelques brigands à la solde du gouvernement, lesquels brigands empêchent d'autres de dévaliser les caravanes. Tout cela est bien compliqué comme organisation, mais c'est le système de compensation qui réussit très bien aux Anglais.

Ce grand peuple sait profiter de tous les éléments qu'il a sous la main ; il fait servir à ses intérêts les diverses sectes, tout en les apaisant, et les indigènes, qui s'entre-gorgeaient autrefois, vivent aujourd'hui tranquillement, quoiqu'ils se détestent et se méprisent entre eux cordialement.

Les mahométans sont les intrépides, ils font de bons soldats sous le gouvernement anglais ; ils n'oublient jamais qu'ils ont été les vainqueurs des Hindous, qui les craignent parce qu'ils n'ont pas assez de vigueur pour se défendre. L'Hindou est indolent, mais travaille paisiblement : c'est l'ouvrier et le domestique docile par excellence, toutefois il fait peu d'ouvrage. Excellent pour les enfants.

Je ne saurais faire une peinture des caractères, je dis ce que je vois au fur et à mesure. Je prends comme exemple mon boy qui est musulman. Il me sert à table, mais lorsque je lui demande de broser mes habits, il appelle le couli. Il ne porte jamais un paquet, à peine

un parasol et seulement lorsque je le place dans sa main.

A défaut de récit sur le *Kaibar-pass*, je consigne ici deux conversations que j'ai eues pendant cette course à Peshawar. La première, avec un ingénieur en chef des chemins de fer, et l'autre avec un officier. L'ingénieur qui est un autorité, habite les Indes depuis trente ans, et a participé à la construction des nombreuses lignes qui sillonnent le continent indien ; il va en construire une nouvelle qui reliera le réseau Nord-Ouest au Cachemire.

“ Ce sera mon dernier travail, m'a-t-il dit, puis je prendrai ma retraite. Lors de la fameuse révolte de 1857, il n'y avait pas de chemins de fer. Il n'y avait que les malheureux chariots attelés de bœufs, qui circulent encore dans certaines provinces ; aussi le transport de nos troupes et du matériel rencontrait les plus grandes difficultés, et se faisait avec une lenteur désespérante.

“ Depuis cette époque terrible, le gouvernement s'est appliqué à construire des lignes de pénétration partout où cela a paru utile, afin d'être en mesure de réprimer un soulèvement des indigènes, ou de combattre une attaque de la part de la Russie. Chaque point important des frontières du Nord-Ouest, Peshawar, Quettah, etc., a des cantonnements militaires desservis par les chemins de fer. De même pour les places de l'intérieur qui pourraient devenir douteuses. La plupart des chemins de fer rapportent peu, car beaucoup sont des voies stratégiques. L'indigène voyage, mais le tarif que l'on perçoit est tout à fait dérisoire. La troisième classe paye la sixième partie de la première, et celle-ci paye environ les deux tiers de ce que l'on paye en Europe. Exemple : de Bombay à Allahabad il y a 844 milles. On paye en 1<sup>re</sup> classe 60 roupies (environ \$22). Les chemins de fer n'ont pas été construits seulement pour défendre notre puissance, mais ont développé l'industrie et l'agriculture au point d'avoir transformé ce pays.”

Vers les six heures du même soir, mon compartiment a été envahi par deux turbans de belle apparence qui placent sous les banquettes, à côté et dessus une quantité considérable de paquets, de valises, des chapeaux, des cannes, des épées, des fusils, que sais-je encore ! Les deux turbans préparent le coucher ; un troisième, à grande barbe, les surveille par la portière ouverte. Je pensais que j'allais avoir pour compagnon

un grand personnage. Mais bientôt apparaît un tout jeune homme qui parle en hindoustani aux turbans jusqu'au moment de la mise en marche du train. A partir de là, mon jeune Anglais bourre une pipe qu'il s'appête à allumer, alors j'allume un cigare, il me dit quelques mots en anglais, ma réponse lui fait comprendre de suite que je n'appartiens pas à sa nation ; alors il me parle en français, mais avec difficulté. Il vient s'asseoir à côté de moi et me dit gaîment :

“ Je pars pour la guerre ! — La guerre ? dis-je. — Oui, la guerre sur les frontières du Caboul, à Miranzaï ; une bande de brigands des territoires neutres s'est insurgée ; ils sont peut être cinq cents, nous y allons cinq mille hommes pour en finir du coup. Je suis officier aux Indes depuis cinq ans, c'est très dur. En été, la vie est impossible ; à minuit on a encore la tête en feu ; on dort difficilement ; on ne respire un peu que vers les quatre heures du matin, on fait une longue course à cheval, on se baigne, puis après le déjeuner on dort.”

Faisant allusion au luxe de préparatifs de son coucher et à la bonne mine de ses turbans, je lui dis : “ Vous devez dépenser beaucoup d'argent ? — Je le voudrais bien, mais je n'ai que 325 roupies par mois et un cadeau de 30 livres que m'envoie mon père à Noël. Les *servants* ne coûtent pas cher ; j'en ai dix, et je leur paye en tout 65 roupies par mois. Le grand, à barbe blanche, est soldat, il dirige ma maison, il surveille les autres. Il me faut un homme pour me suivre, un pour soigner mon cheval, un va chercher le fourrage, un s'occupe de l'eau, un nettoie ma chambre, un brosse mes habits, un pour mes armes et deux pour la table.” La table est toujours servie par deux musulmans, parce que les Hindous ne touchent pas aux plats, qui peuvent contenir de la viande d'animaux sacrés. Les Hindous sont surtout recherchés par les officiers mariés, parce qu'ils soignent bien les enfants. Les femmes hindous s'occupent rarement des bébés, parce que cela leur fait perdre la caste. — Mais on trouve quelquefois des accommodements avec le brahme. Moyennant quelques roupies ils ferment les yeux, et les pauvresses se font *aya*.

“ Je vois des fusils dans vos bagages, lui dis-je. Chassez-vous dans ce pays, où l'on ne tue pas même les oiseaux ? — Oh ! on fait tout ce que l'on veut aux Indes, avec de la prudence. Il y a des castes qui font un